

Le Cycle de l'Ailleurs  
*Pierre Bottero*

**AVANT**  
La Quête d'Ewilan



- Avant
- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII
- VIII

<https://marchombre.fr>  
☠ Rageot 2010



**AVANT...**

Une histoire est un moment de vie.

Qu'elle s'étende sur trois heures, dix ans ou cinq générations, il y a toujours un « avant » et un « après ». Je n'évoque pas là un avant et un après la lecture de l'histoire mais bien un avant et un après l'histoire elle-même.

Certaines fois, cet « avant » et cet « après » demeurent discrets, comme s'ils avaient conscience de ne pas être assez importants pour être racontés. L'auteur ne songe pas à les écrire et le lecteur ne les demande pas. L'histoire est achevée et ne se ramifiera plus, du moins sur le papier.

D'autres fois, au contraire, ils revendiquent leur existence. Enfin, surtout l'« après » qui joue avec cette envie de toujours plus qui vit en chacun de nous. L'auteur ne parvient pas à quitter ses personnages, le lecteur désire les retrouver, une suite est en train de naître. Qu'elle soit publiée ou non, qu'elle connaisse le succès ou pas, cela n'a aucune importance. L'« après » a gagné le droit d'exister.

Les « avant » sont plus réservés que les « après ». La plupart du temps parce que l'auteur a offert assez d'informations au lecteur pour que celui-ci n'ait pas envie de se retourner. Le but d'une histoire n'est-il pas d'entraîner le lecteur à tourner les pages, à regarder loin devant ?

Il suffit toutefois d'une phrase, innocente ou calculée, pour que le lecteur se retourne et jette un coup d'œil en arrière, il suffit d'un rêve un peu trop prégnant pour que l'auteur se pose la question fatidique : et avant ?

Tout peut alors basculer.

Lorsque j'ai commencé à écrire *La Quête d'Ewilan*, j'ai très vite compris qu'il y aurait un « après », puis un « après » à l'« après », un « après » à l'« après » de l'« après » et ainsi de suite. J'ai découvert récemment qu'un « avant » demande aussi à vivre.

J'ai profité de la réédition des trois tomes de *La Quête d'Ewilan* en un volume unique pour partir à la rencontre de cet « avant », l'esquisser sans le brusquer, lui offrir quelques pages afin de vérifier si nous nous entendons bien lui et moi. Juste au cas où...

À vous de voir si le coup d'œil en arrière vous donne envie de faire demi-tour avec moi.

*Pierre Bottero*



# I

J'ai peur.

## II

J'ai froid aussi.



### III

Quelqu'un.

Je voudrais quelqu'un.

Quelqu'un pour me prendre dans ses bras.

Pour me réchauffer.

Pour me délivrer de la peur qui ronge mon ventre.

Quelqu'un pour boucher les trous dans ma tête. Tous ces trous qui volent mes souvenirs et me laissent toute nue dedans moi.

Quelqu'un pour me murmurer que ce n'est pas grave si je ne sais plus qui je suis et ce que je fais là.

Quelqu'un pour me dire qu'il m'aime.

Quelqu'un.

Je voudrais quelqu'un.

## IV

– Êtes-vous certain que cette fillette ne présente aucune déficience ? Ce serait bien le genre de mon frère Hervé de s'enticher d'une handicapée pour nous en laisser ensuite la charge...

– Les résultats des examens médicaux qu'elle a subis ces derniers jours sont joints au dossier. Elle est parfaitement saine, de corps et d'esprit, juste un peu perturbée par les événements. On le serait à moins, non ?

Celui qui a parlé en dernier est vieux et sec. Il n'a pas l'air méchant. Pas l'air gentil non plus. Indifférent. Un vieux tas d'os indifférent.

L'autre est plus jeune, gros et gras, avec des joues molles et des petits yeux de...

J'ai pensé « des yeux de Raïs ».

Rejeté le mot.

Ça ne veut rien dire, « des yeux de Raïs ».

Il m'observe comme si j'étais une chose sale et dérangeante.

Ça fait froid et mal en même temps mais ce n'est rien à côté du regard poignard de la femme. Serpent glacé, elle me déteste.

*– Le début sera un peu difficile, ma princesse, mais tu t'habitueras vite à ta nouvelle vie. Hervé est très gentil. Tu verras, en attendant qu'on revienne te chercher, il s'occupera bien de toi.*

La voix.

Je l'avais presque oubliée, la voix.

Elle est pourtant gentille, elle. Et douce.

Plus que gentille et douce.

Douceur et gentillesse.

Gros Cochon et Serpent Glacé me donnent mal au ventre mais la voix me souffle de tenir bon. Ils vont bientôt venir me chercher.

Qui ça, ils ?

Sifflement de la femme serpent.

– Vous confirmez qu'adopter cette enfant est le seul moyen d'accéder à l'héritage de mon beau-frère ?

Vieux Tas d'Os hoche la tête.

– En effet. Les documents que m'a transmis le notaire en charge de l'exécution testamentaire sont limpides. Vous n'entrerez en pleine possession de l'héritage d'Hervé Duciel qu'une fois la procédure d'adoption signée.

– Et le montant de l'héritage ?

– Je n'ai pas accès à ce renseignement.

Soupir irrité.

– Finissons-en alors. Où sont ces papiers ?

Pendant que Vieux Tas d'Os ouvre un dossier posé sur son bureau, Serpent Glacé se tourne vers moi.

– J’espère que tu en vaux la peine. Comment t’appelles-tu déjà ?

La question se plante dans ma tête comme une flèche...

J’ai failli penser « faëlle ». « Une flèche faëlle. »

Rejeté le mot.

Ça ne veut rien dire « faëlle ».

Reste la question.

Qui fait mal.

Si mal.

– Ew... Ewi...

– J’en étais sûre ! Maxime, cette enfant est attardée ! Elle ignore son propre prénom.

– Mais non, ma chère.

Gros Cochon secoue ses bajoues avant de braquer sur moi un regard inquiet.

– Tu t’appelles Camille. Répète. Ca-mi-lle !

– *Tu devras être bien sage, ma princesse, souffle la voix. Ce qui va se passer risque de te surprendre mais souviens-toi que tu ne risques rien et que tout a été arrangé pour que tu sois heureuse. Promets-moi juste que tu seras bien sage, d’accord ?*

La voix est toujours aussi douce et gentille, sauf que...

Quelle voix ?

J’ai oublié la...

Qu’est-ce que j’ai oublié ?

Le teint de Gros Cochon vire à l’écarlate.

– Comment t’appelles-tu ? hurle-t-il en parvenant à ne pas hausser le ton.

Non, je ne pleurerai pas. Je suis sage.

– Ew... Camille.

Grimace de satisfaction sur le visage de Gros Cochon, rictus dubitatif sur celui de Serpent Glacé.

Moi, j'ai juste envie d'appeler maman.

Je me retiens.

Ça ne veut rien dire « maman ».

## V

Nous quittons le bureau de Vieux Tas d'Os.

Long couloir au bout duquel m'attend une porte vitrée que traversent les rayons d'un soleil inconnu.

Sombre soleil.

Je marche entre mes nouveaux parents.

La main de M. Duciel se balance à mille kilomètres de la mienne et, parfois, frôle mon épaule. Elle ne sait pas qu'elle pourrait m'aider à marcher. À tenir droite. Elle se contente de se balancer. Épaisse et égoïste. Vide.

Mme Duciel, elle, n'a pas de main.

Pas de main, pas de cœur.

À m'offrir.

Je marche, j'ai les yeux qui piquent mais je ne pleure pas. Parce que je suis sage. Peut-être aussi parce que mes larmes sont tombées dans les trous de ma tête.

– Tiens-toi droite.

Serpent Glacé a sifflé son ordre sans me regarder. Ordre venin. Je redresse les épaules tandis qu'à côté de moi M. Duciel redresse les siennes.

Le couloir est infini et pourtant nous en atteignons la fin.

Cinquante pas pour eux. Cent pour moi.

M. Duciel pose sa grosse main indifférente sur la poignée et, soudain, je ne suis plus perdue. Je sais ce que je vais découvrir de l'autre côté.

Une prairie descendant en pente douce vers les boucles amies d'une rivière calme, un ciel promesse caressant le sommet blanc des montagnes lointaines, des oiseaux rayant l'azur de leurs ailes colorées, des arbres, des fleurs et des papillons, le soleil, une multitude d'odeurs enivrantes...

Je me baisserai pour cueillir un brin de menthe poivrée et je descendrai en courant vers la maison nichée contre le gros rocher arrondi qui ressemble à une tête rigolote. La porte s'ouvrira et...

La porte s'ouvre.

Un monde inconnu me saute à la gorge, déchiquette mon rêve et, sans que je puisse résister, entreprend de m'étouffer.

Tout est bruyant. Sale. Puant. Sombre.

Effrayant.

Dans un fracas terrible que je suis la seule à entendre, les trous dans ma tête se rejoignent pour former un seul et unique gouffre.

Dans lequel je bascule.



J'ai peur.

J'ai froid aussi.

Je suis seule.



## VI

Je suis seule.  
Peut-être pour toujours.

## VII

Je m'appelle Camille Duciel et, aujourd'hui, c'est mon anniversaire.

J'ai huit ans.

Enfin... c'est ce qu'on m'a dit et je suis bien obligée de le croire, puisque je ne possède aucun souvenir datant de plus de deux ans. Pas même celui de mon identité.

Un prénom, un nom, un âge.

Moi.

Huit ans, ce doit être vrai. À quelques mois près.

Il serait en effet curieux que le juge m'ait confiée aux Duciel le jour précis de mes six ans. Je crois plutôt que mon père et ma mère – pourquoi les appeler ainsi est-il si difficile ? – ont trouvé plus pratique de me faire naître à l'instant exact où ils ont signé mon acte d'adoption. On pourrait presque considérer cela comme poétique, une sorte de promesse d'affection sans limite, un gage d'amour.

Presque.

M. et Mme Duciel ne sont pas des poètes.

Aujourd'hui, donc, j'ai huit ans et je m'en fiche.  
Pas de fête « Voyons, Camille, quelques jours après Noël, ce ne serait vraiment pas raisonnable ! ».

Pas de copines à la maison « Sans connaître leurs parents ? Vous plaisantez, Camille ! ».

Et, bien sûr, pas de cadeau « Vous êtes suffisamment gâtée, Camille, pour qu'il soit inutile de nous lancer dans des dépenses inconsidérées. ».

Je ne suis pas étonnée, l'an dernier ça a été la même chose.

Non. C'est faux. L'an dernier, j'ai eu droit à une surprise.

Au petit-déjeuner Mme Duciel m'a déclaré que, puisque j'étais grande, elle désirait désormais que je la vouvoie.

– Bien entendu, cette décision concerne également votre père, m'a-t-elle annoncé, m'apprenant ainsi que le vouvoiement était réciproque.

J'ai eu du mal à comprendre, du chagrin, un peu de honte aussi, puis je m'y suis habituée et, maintenant, je préférerais embrasser un crapaud gluant plutôt que tutoyer ma... mère. Il y a toujours une chance, infime mais réelle, pour que le crapaud se transforme en prince charmant.

Bref, aujourd'hui, j'ai huit ans et tout le monde s'en fiche.

J'ai obtenu l'autorisation de jouer dans le jardin « Veillez à ne pas vous salir, Camille ! ». Mais il fait froid, on dirait qu'il va neiger et je décide de rentrer.

Alors que je passe à côté de la nouvelle voiture de mon... père – il en change tous les six mois – garée devant le garage, je me souviens de la terreur qui m'a saisie lorsque je suis sortie du tribunal avec mes... parents, après l'adoption.

J'étais petite à l'époque, tout juste six ans, mais cela n'explique pas l'état dans lequel m'a plongée la vision de la circulation sur le boulevard.

Je suis restée pétrifiée sur le perron, incapable de proférer un mot, si effrayée que c'est un miracle si je n'ai pas fait pipi sur moi. De ce jour, Mme Duciel demeure persuadée que je suis mentalement attardée et les bulletins élogieux que je rapporte chaque trimestre de l'école n'y changent rien.

– Vous n'êtes pas laide, se plaît-elle à me répéter, même si vos yeux sont... particuliers. Je suppose qu'il était illusoire de vous espérer intelligente.

Mes yeux sont violets. Ce n'est pas courant comme couleur mais, quand je les regarde dans une glace, je les trouve plutôt jolis. Mme Duciel n'est visiblement pas de cet avis.

Domage.

Parfois j' imagine qu'elle me prend dans ses bras et me murmure que je suis aussi belle qu'une étoile ou un clair de lune. Je suppose que c'est ça la vraie définition d'illusoire.

En ce qui concerne l'intelligence, je préfère l'appréciation de la maîtresse.

C'est une maîtresse à la voix douce et aux longs

cheveux noirs. Elle me souffle souvent des compliments à l'oreille et plusieurs fois elle m'a déclaré en riant qu'elle avait de la chance que tous les élèves ne soient pas aussi doués que moi, sinon elle serait au chômage depuis longtemps.

Elle est gentille, ma maîtresse, mais je n'ai pas beaucoup de mérite à obtenir de bonnes notes. Je comprends vite, je retiens bien et, comme je n'ai pas de jouets ni le droit d'inviter de copines chez moi, je n'ai aucune raison de ne pas faire mes devoirs.

La pièce que je préfère dans la maison est la bibliothèque. Toutes les filles de ma classe préfèrent leur chambre, moi, c'est la bibliothèque. Si j'avais le droit, comme elles, d'accrocher des posters aux murs, de choisir ma housse de couette ou mes rideaux, je partagerais sans doute leur avis mais, en guise de poster, une broderie encadrée réalisée par la grand-mère de Mme Duciel est fixée au-dessus de mon oreiller, ma couette est un dessus-de-lit beige et mes rideaux datent du siècle dernier.

La bibliothèque, elle, au moins, permet de rêver.

Je suis la seule à l'utiliser, à l'exception des rares fois où M. Duciel se croit tenu d'y fumer un cigare avec un invité et m'oblige, le lendemain, à lire fenêtres ouvertes pour chasser l'odeur âcre de la fumée. Le reste du temps, elle est à moi. À moi seule.

Selon mon humeur, je choisis un livre avec soin

ou j'en prends un au hasard. Je m'assois au fond d'un fauteuil en cuir et je ne me lève pas tant que je ne l'ai pas fini. Quel que soit le livre. Épais ou fin, simple ou complexe, roman ou essai. J'ai découvert que quand je ne comprends pas tout, voire presque rien, il reste toujours des phrases qui font comme des lumières dans ma tête. De belles et chaudes lumières.

La semaine dernière, par exemple, j'ai lu qu'on mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter. Il m'a fallu du temps pour saisir le sens de cette phrase mais, quand j'y suis parvenue, j'ai failli descendre en courant pour l'offrir à Mme Duciel tellement je l'ai trouvée juste.

Le monsieur qui a écrit ça s'appelle Emmanuel Kant et s'il a raison, c'est bien la preuve que je ne suis pas bête puisque je ne possède aucune certitude. J'ignore même qui je suis vraiment.

Je me suis retenue en réalisant que, pour Mme Duciel, c'est le contraire. Le mot incertitude ne fait pas partie de son vocabulaire et je ne crois pas qu'elle aurait apprécié la citation.

Quand j'entre dans la maison, mes parents se précipitent vers moi, les yeux brillants d'amour et les bras chargés de cadeaux.

– Joyeux anniversaire ! s'écrient-ils ensemble.  
Non, c'est une blague.

Quand j'entre dans la maison, Mme Duciel est dans la cuisine, M. Duciel lit le journal dans le salon. Ni l'un ni l'autre ne tournent la tête vers moi.

Je passe du hall à l'escalier de marbre avec la discrétion d'une souris, je grimpe à l'étage et je me glisse dans la bibliothèque.

J'attrape le livre que je guette depuis quelques jours et je m'installe dans mon fauteuil préféré.

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire.

J'ai huit ans.

Tout le monde s'en fiche sauf moi mais cela n'a pas d'importance.

J'ai décidé d'apprendre le latin.

## VIII

Je m'appelle Camille.

Aujourd'hui j'ai dix ans, cinq mois et une poignée de jours.

Aujourd'hui, j'entre en sixième.

Je me trouve dans la cour du collège, noyée au milieu d'une foule d'élèves qui me sont presque tous inconnus. Le quartier de la tour romaine où j'habite dépend pourtant de ce collège mais, ce dernier ayant mauvaise réputation, la plupart de mes copains et copines ont été inscrits par leurs parents dans un autre établissement.

M. et Mme Duciel n'ont pas jugé cela nécessaire.

Le principal, un homme jeune au maintien rigide, collier de barbe et mèche lissée, fait l'appel, classe par classe et, alors que les noms résonnent dans la cour, je sens mon ventre se nouer.

Des garçons se bousculent, cherchant à attirer l'attention du groupe de filles agitées qui se tiennent à côté de moi. Des filles habillées à la mode, qui parlent haut, rient fort, se moquent ouvertement du physique des uns et des vêtements des autres.



Pourvu que je ne sois pas dans la même classe qu'elles.

– Camille Duciel.

Avec un pincement au cœur, je m'avance, tandis que la litanie de l'appel se poursuit jusqu'au dernier élève de la sixième 4.

Les dés sont jetés. J'ai échappé aux filles mais il n'y a aucun visage familier autour de moi.



– Pour cette dernière heure de cours de la journée et contrairement à mes collègues, je ne vous demanderai pas de remplir une fiche de renseignements puisque tous ceux dont j'ai l'utilité figurent déjà dans votre dossier.

Un silence puis :

– J'ai en revanche un besoin impératif de connaître votre niveau afin de juger si mes cours ont une chance raisonnable d'être assimilés ou si je dois reprendre, comme chaque année et sans doute en vain, les bases de l'école primaire.

Le professeur qui vient de s'adresser ainsi à la classe est notre professeur de maths. Il a assorti sa tirade d'une grimace qui révèle de façon dramatique le peu d'espoir qu'il place en nous.

– Dis tout de suite qu'on est des nazes, murmure mon voisin. Et surtout cache ta joie d'être là !

Je lui jette un regard surpris.

Je suis assez d'accord avec lui mais jamais je

n'aurais osé m'exprimer ainsi, même avec la certitude de ne pas être entendue.

Se découvrant observé, mon voisin m'adresse un clin d'œil amical. Une ribambelle de tresses, chacune d'elles achevée par une perle de couleur, encadrent son visage. Peau sombre et sourire éclatant. Joie de vivre.

– Je m'appelle Salim, me souffle-t-il. Et toi ?

– Camille.

Il m'observe un court instant.

– Tes yeux... c'est des vrais ?

– Euh... oui.

– Waouh !

Le prof se racle la gorge et le silence retombe sur la classe, m'ôtant la tâche délicate de réagir à l'élogieuse onomatopée de Salim.

– Nous allons commencer par les tables de multiplication. Non, ne riez pas, je sais par avance que la moitié d'entre vous, au moins, ne les possèdent pas. Nous passerons ensuite à des calculs de conversion puis à la géométrie.

La technique d'évaluation du prof est simple.

Aussi simple qu'injuste.

Il pose une question à un élève qui a cinq secondes pour répondre.

Bonne réponse, ça passe, mauvaise réponse ou délai atteint, ça casse. Sans possibilité de se rattraper.

Je constate très vite que si les élèves de ma classe ne sont pas vraiment brillants, le procédé ne leur offre aucune chance de montrer ce dont

ils sont capables. En un quart d'heure, le prof élimine la quasi-totalité d'entre nous.

Les bases que j'ai acquises à l'école primaire sont solides mais ce n'est pas sur elles que je m'appuie pour répondre quand le prof s'adresse à moi. J'ai toujours eu des facilités en maths, beaucoup de facilités, des facilités que j'ai cultivées au cours de longues heures d'étude solitaire dans la bibliothèque de la maison. À aucun moment je ne suis mise en difficulté.

Je n'ai toutefois pas l'intention de me faire remarquer et j'envisage d'échouer à la prochaine question qui me sera posée, sauf que deux choses me retiennent : l'air satisfait peint sur le visage du prof et la hargne avec laquelle Salim se débat face à l'inéluctable.

Inéluctable parce que nous ne sommes désormais plus qu'une poignée en lice et que le prof a visiblement hâte d'en finir. Les questions se corsent, le délai de réponse se raccourcit, il ne reste plus que Salim et moi.

Une erreur de virgule et, avec un mouvement d'épaules désabusé qui rejette Salim dans le camp des perdants, le prof se tourne vers moi.

– 1236,34 divisé par 2,5 ?

Facile, même si, selon moi, on est loin au-delà des compétences attendues en début de sixième. Il suffit de diviser par 10 puis de multiplier par 4.

– 494,536.

– 317,77 que multiplie 0,125 ?

Facile encore. Multiplier par 0,125 revient à di-

viser par 8, c'est-à-dire par 2, trois fois d'affilée.  
– 39,72125.

Une lueur s'allume dans l'œil du prof. Une lueur intéressée. Peut-être l'ai-je mal jugé après tout...

– Vas-y, ma vieille, apprends-lui la vie à ce loser.

Ma vieille ? Ce loser ?

Il me faut quelques secondes pour comprendre que c'est à moi que s'adresse le murmure de Salim et que le loser dont il parle est le prof. Du coup, je manque rater la question suivante :

– Aire du triangle ?

– Base fois hauteur divisé par deux.

– Volume d'une boule ?

– Quatre fois pi que multiplie le rayon au cube, le tout divisé par trois.

– Valeur de pi, avec quatre décimales ?

– 3,1416.

Gommée la classe, oubliés Salim et ses encouragements chuchotés, je ne prête plus aucune attention à ce qui m'entoure. Chaque question est un défi exquis qui fait ronronner les rouages de mon esprit et diffuse dans mes veines un délicieux zeste d'adrénaline.

Pythagore, Thalès, équations, conversions, factorisations, trigonométrie...

Questions.

Piégées, complexes, retorses.

Réponses.

Immédiates.

Je nage dans les chiffres, jongle avec les for-

mules et les calculs, joue avec les nombres et les courbes. Plaisir. Intense et vertigineux.

La sonnerie me tire de mon extase mathématique.

Les regards des élèves sont braqués sur moi. Oscillant entre surprise, admiration et rejet, ils me signifient que je n'appartiens plus vraiment à la classe. Le premier jour de l'année !

Le regard du prof est encore plus éloquent. Enthousiaste au début de notre joute, il est maintenant franchement irrité et je comprends que, sans l'avoir voulu, je me suis fait un ennemi.

– Ceci n'était qu'un jeu, se croit-il obligé de déclarer. Le véritable travail commence demain.

Il désigne la porte d'un mouvement dédaigneux du menton et nous nous ruons à l'extérieur.

Une fois n'est pas coutume, je suis la première à sortir.

J'ai hâte de fuir cet endroit, fuir les murmures qui s'élèvent sur mon passage, fuir les yeux plantés dans mon dos, fuir les commentaires réducteurs.

Fuir.

Retrouver le calme et la solitude de ma bibliothèque.

Continuer à apprendre et apprendre à me taire.



J'atteins le portail du collège lorsqu'une voix s'élève dans mon dos.

– Camille !

Je me retourne.

Salim court vers moi. Ses tresses voltigent autour de son visage et son sourire est comme un rayon de soleil inattendu.

Inespéré.

– Camille !

Il s'arrête près de moi. Hésite un bref instant. Se lance.

– Je... je... tu veux bien qu'on fasse un bout de chemin ensemble ?

Il se tait et m'observe comme si le sort de l'univers dépendait de ma réponse.

– Un bout de chemin ensemble ?

– Euh... oui.

Je m'appelle Camille, j'ai dix ans, cinq mois, une poignée de jours et, je m'en rends compte tout à coup, une vie entière qui attend avec impatience que je me décide à la regarder en face.

– D'accord.